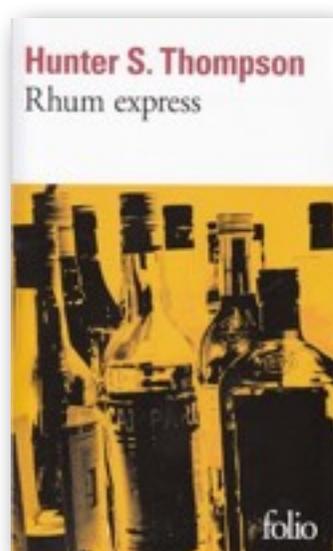
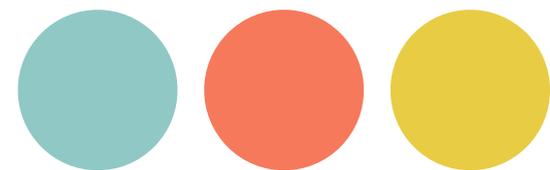


**GONZO H.S.T.**  
RHUM EXPRESS

# HUNTER S. THOMPSON THE RUM DIARY

'Remarkable ... a genuine, 100% proof discovery of great literary intelligence ... knocks the spots off today's literary wannabes' MAIL ON SUNDAY





## Rhum express - Rum Diary

Un roman de Hunter S. Thompson

Edition originale Bloomsbury Publishing, 1998

### **Rhum express**

Un roman de Hunter S. Thompson

Traduction par Bernard Cohen

Parution poche Folio, 2010

336 pages, 8,10 euros



### **Rhum express**

Un film de Bruce Robinson, 2011

Distribution : Johnny Depp,

Aaron Eckhart, Michael Rispoli,

Ambert Heard, ...

Durée : 2h

Probablement que le titre original de ce roman, *The rum diary*, est plus en adéquation avec ce que Hunter S. Thompson nous propose ici, à savoir une sorte de journal de bord imbibé où le rhum coule à flots. Il se boit, dès le petit-déjeuner, dans la moiteur de Porto Rico comme s'il fallait écouler à tout prix, et au plus vite le stock de fabrication locale... Le roman a bien failli passer à la trappe. En 1997, Johnny Depp, le fameux comédien américain qui incarne Hunter S. Thompson à l'écran à deux occasions, dénicha des cartons du journaliste un texte qui y dormait depuis plus de trente ans et n'avait jamais trouvé éditeur à son pied. Il faudra donc attendre 1998 pour que le texte paraisse, alors qu'il avait été écrit par Thompson au début des années soixante suite à un séjour à Porto Rico pour son travail mais aussi pour y prendre du bon temps... L'adaptation cinématographique ne verra le jour que quelques années après la mort de l'écrivain. Elle suit de près les aventures, ou plutôt les mésaventures, d'un journaliste, alter ego de Hunter, décrites dans le roman, même si elle prend quelques libertés de taille sur l'identité notamment de l'homme qui partage la vie de la seule femme mise en avant dans le récit... Ce roman est en effet une histoire d'hommes, hommes désabusés qui noient leur ennui loin de chez eux dans un alcool à disposition pour



### Extrait p. 15-16

« Toutes sortes de types venaient travailler au San Juan Daily News, depuis les jeunes turcs enflammés qui rêvaient de tout casser pour tout rebâtir à zéro jusqu'aux vieux journalistes désabusés et à la panse pleine de bière qui ne voulaient rien d'autre que terminer leur vie en paix avant qu'une bande de cinglés n'essaient de refaire le monde. Tout l'éventail était là, véritables plumes et hommes d'honneur, dégénérés et ratés professionnels à peine capables de rédiger une carte postale, vauriens fuyant leur passé, soûlards dangereux, et aussi un Cubain kleptomane qui portait un revolver sous le bras, un Mexicain maniaque et pédophile, des maquereaux, des pédérastes, des déchets humains en tout genre dont la plupart ne restaient au journal que pour se payer quelques verres et s'acheter le billet d'avion du retour. »

chauffer le gosier et délier les langues entre deux temps d'écriture dans un quotidien que bien trop de monde ne lit plus. La préoccupation principale de ces hommes est de trouver des glaçons pour rafraîchir leur rhum et probablement en boire alors davantage...

Paul Kemp, un journaliste de trente deux ans, dix ans de plus que l'auteur au moment de l'écriture, fuit son manque de réussite à New York pour s'installer à San Juan, capitale de Porto Rico. Il y a été embauché par un journal, le *San Juan Daily News*, qui ne marche pas fort, et est même au bord de la faillite. Les lecteurs du journal sont les membres de la communauté anglo-saxonne qui commencent à prendre ses marques sur l'île paradisiaque et l'occupent sans beaucoup de considération pour la population locale. Les touristes affluent eux aussi. Ils séjournent dans des hôtels club et passent plus de temps assis grassement devant des machines à sou, au bowling ou à se dorer la pilule autour de la piscine ou sur la plage, qu'à visiter le pays. Les affairistes américains ont, eux, flairé les bonnes combines pour construire de manière anarchique sur l'île des complexes qui accueilleront toujours plus de leurs concitoyens... Le journaliste trentenaire semble de bonne volonté à son arrivée, mais il est confronté à un groupe de journalistes dont la conscience professionnelle a vite été émoussée par les litres de rhum ingurgités et la belle vie sous les cocotiers. Paul Kemp, déjà bien attiré par la boisson, se laisse porter par le courant de rhum et de bière déversé dans les bars, notamment un, le repaire d'Al, quartier général de tout ce beau petit monde où le prix de l'alcool est incomparablement inférieur à celui pratiqué par la chaîne de bars *New York* qui s'est installé en ville. Chez Al, on se retrouve pour refaire le monde, ou pas, mais surtout pour se soûler, quitte à retourner ivre à la rédaction... Le rédacteur en chef du quotidien, Lotterman, « *un ex-communiste... au bord de la dépression nerveuse* » sait bien de quoi est constitué son pôle de journalistes, « *des sacs à vinasse* », dit-il, et tout en passant ses journées à leur gueuler dessus pour tenir la baraque et faire avancer le journal, il a bien conscience qu'il ne trouvera pas mieux. « *Dans le meilleur des cas, ses hommes étaient*



### Extrait p. 180-181

« Il n'y avait pas de filles dans ce bar. Seulement des femmes mûres et des hommes chauves en tenue de soirée. Je tremblais, maintenant. Et si j'allais avoir une crise de delirium tremens ? J'ai continué à boire, de plus en plus vite. J'essayais de me soûler à fond. J'avais l'impression que les gens me regardaient avec toujours plus d'insistance, mais j'étais incapable de protester, de prononcer un seul mot, je me sentais isolé, épié, démasqué. J'ai glissé tant bien que mal de mon tabouret et je suis sorti hélér un taxi. Trop mal en point pour prendre une chambre à l'hôtel, je n'avais nulle part où aller sinon un appartement puant infesté de cafards. Le seul toit qui puisse m'abriter. »

*imprévisibles. Dans le pire, il s'agissait d'ivrognes dépenaillés auxquels on ne pouvait accorder la moindre confiance. Malgré tout, ils se débrouillaient pour éditer un journal. », nous les décrit Kemp... On baigne en pleine désillusion dans une île où des idéalistes comme Paul cherchent encore un sens au rêve américain. Ici c'est rum, sea, sex and sun, et presque tout le monde y trouve son compte. On surnage au-dessus de son verre, le temps que le journal s'effondre et qu'on s'échappe avec des indemnités. En attendant, profitons...*

Parmi ces journalistes, qui deviendront les compagnons d'aventures et amis de Kemp et avec qui il s'installera dans un appartement taudis, il y a : Moberg, qui tient la rubrique criminelle du journal, imbibé en permanence, enragé et prêt à tout pour se farcir le rédacteur en chef ; Yeamon, tête brûlée qui se fera virer du journal avant la fin ; et Sala, le photographe attitré du *Dealy News*, amateur de combat de coqs. Yeamon s'est acoquiné avec Chenault, une très belle blonde, insouciant et sensuelle, qui lui fait tourner la tête, et fera tourner celle de Kemp. Dans l'adaptation cinématographique, la jeune femme est en couple avec un certain Sanderson, promoteur immobilier américain qui sait se mettre dans la poche les hommes politiques corrompus et compte sur Kemp pour écrire les articles qu'il faut dans le *Dealy News* pour amadouer la population et construire sans scrupule un complexe hôtelier et une station balnéaire qui ne manqueront pas de dénaturer le paysage et l'environnement. Kemp, en bon idéaliste, devra naviguer entre les réjouissances financières proposées par l'homme d'affaire et le désir de rester intègre sur une île où s'il n'en reste qu'un ce pourrait bien être lui. Soit il se met au service d'un affairiste crapuleux, soit il dénonce, en journaliste engagé qu'il est, toutes les malversations de Sanderson...

En attendant que les noeuds de la conscience de Paul Kemp se dénouent, il aura l'occasion de vivre quelques aventures qui l'enverront en prison, lui vaudront des déboires avec la justice locale pour ivresse sur la voie publique, atteinte à l'ordre public et outrage à officiers assermentés, et le laisseront impuissant face à



### Extrait p. 311

« Au crépuscule, parfois, tandis que vous essayiez de vous relaxer et d'oublier le marasme général, un dieu, l'Éboueur suprême, ramassait dans les caniveaux une poignée de ces espoirs brisés et les agitait devant vous, presque à portée de votre main mais pas tout à fait. Suspendus dans la brise, ils tintaient délicatement, telles des clochettes de verre, et conjuraient ainsi les souvenirs de ce que vous n'aviez jamais connu et que vous ne connaîtriez sans doute jamais. Les images qu'ils convoquaient étaient si frustrantes que le seul moyen de les effacer consistait à attendre le soir pour noyer les fantômes dans le rhum. Souvent, il était plus facile de prendre les devants et alors vous commenciez à vous imbiber dès midi. Dans ma mémoire, pourtant, cela ne donnait pas de résultats fameux, sinon que, éventuellement, le temps pouvait paraître passer plus vite. »

l'agression sexuelle dont sera victime Chenault... Ce qui aurait pu ressembler à une aventure paradisiaque se transforme en gueule de bois permanente avec des réveils qui ressemblent à un flot de désillusions déversées sur des hommes et une île qui se laissent dériver, tranquillement mais sûrement. Le rhum a fait son travail de sédation et anesthésie assez vite toute velléité de remise en question et de sursaut. Si le protagoniste du roman à trente-deux ans alors qu'il a été écrit par Thompson à l'âge de vingt-deux, c'est bien possible que ce soit dû au fait que le séjour de six mois aux Caraïbes de l'écrivain lui ait fait gagner dix ans de maturité, et donc fait perdre par la même occasion dix ans de jeunesse, d'insouciance, de naïveté et d'idéalisme. Le récit est inspiré en partie de ce qu'a vécu Thompson à Porto Rico, travaillant là-bas dans un journal sportif, *El Sportivo*, qui rencontrait, lui aussi, des difficultés financières. Sur place l'écrivain en herbe fréquenta des collègues journalistes d'un autre journal, le *San Juan Star*, qui inspira le *Dealy News* dont il est question dans le roman...

Le départ de Hunter S. Thompson, comme celui de Paul Kemp, est inévitable. D'autres aventures attendent les deux hommes au pays de l'Oncle Sam, sans que Porto Rico ne leur manque vraiment... « *Et c'est ici que s'achèvent les Aventures de Paul Kemp, le Journaliste-Poivrot. Il a lu les signes, il a vu ce qui lui arrivait dessus mais il était trop perversi pour reculer à temps.* » L'écrivain ne s'est finalement jamais aussi bien senti que chez lui. C'est là que le flot des textes à venir coulera sans que le rhum soit forcément de la partie, ou alors sans qu'il soit seul. L'aventure de Porto Rico, comme celle de Las Vegas, ou d'autres seront des parenthèses enchantées en quelque sorte, si l'on peut du moins parler d'enchantement. Les deux versants de la médaille psychoactive ne vont pas l'un sans l'autre, comme nous le verrons...

